**OPAL**

**Une enfant d’ailleurs**

Une œuvre scénique de et par **Aline Karnauch et Jacques Kraemer**

**Production : Compagnie Jacques Kraemer**

Collaboration **Jean-Philippe Lucas Rubio** - Tissus peints **Catherine Lescure**

Lumières **Nicolas Simonin** - Technique **Ingrid Chevalier**

Durée approximative : 1h10

D’après des extraits du **Journal d’Opal Whiteley**, 1920 (*La rivière au bord de l’eau, Journal d’une enfant d’ailleurs*, traduction française d’Antoinette Weil, La Cause des Livres, 2006,) et des éléments de la postface de Martine Lévy de l’édition française.

La vie d’Opal Whiteley est fascinante ; son œuvre, constituée de son journal d’enfance, est unique… Opal Whiteley  naît en 1897 en Oregon. Son père travaille à la scierie de Cottage Grove et Opal vit avec sa famille dans des campements de bûcherons, au milieu des bois. Enfant surdouée, à la mémoire exceptionnelle et d’une vive intelligence, incomprise et maltraitée, en particulier pas sa mère, elle s’invente «  un monde merveilleux où il fait bon vivre » en communion avec la nature et ses amis animaux qu’elle désigne par les noms qu’elle glane dans les livres. Un monde dans lequel « ses vrais parents », Ange-Père, le célèbre naturaliste français Henri d’Orléans, et Ange-Mère, l’aiment, la protègent et lui transmettent de précieux savoirs sur la faune et la flore.

L’enfant géniale est mue par un désir plus fort que la maltraitance physique et morale qu’elle subit, et de sa communion immédiate, quasi mystique avec la nature, bêtes et plantes, elle fait œuvre, sans le savoir, dans une forme d’innocence que certains commentateurs ont rapprochée de l’art brut.

« I print » disait-elle, comme si elle voulait consigner chaque geste, chaque découverte et recréer du temps, le temps parallèle de l’écriture qui prolonge cette vie qui pour elle est ailleurs. Il en résulte un document véritablement extraordinaire dans lequel la petite Opal nous donne en offrande nos propres éclats d’enfance.

Car par miracle ce texte nous est parvenu : ce journal exceptionnel, déchiré par l’une de ses sœurs puis recomposé à partir de ses fragments sera édité à Boston en 1920. Best–seller dès sa parution, il sera rapidement dénoncé comme un faux et Opal Whiteley sera victime d’une violente campagne de diffamation. Après une période de voyages en Europe et en Inde, Opal Whiteley sombrera peu à peu et passera les quarante-cinq dernières années de sa vie en hôpital psychiatrique près de Londres.

Dans les années 1980 un écrivain américain Benjamin Hoff réhabilitera son journal tombé dans l’oubli et le rééditera. Et par miracle il nous parvient en France en 2006, le pays des parents rêvés d’Opal. Après être passé entre les mains de Philippe Lejeune, fondateur de l’Association Pour l’Autobiographie(A.P.A), ce texte sera publié aux éditions *La Cause des Livres* dirigées par Martine Lévy dans la traduction d’Antoinette Weil qui a su rendre les caractéristiques enfantines de la langue d’Opal ainsi que ses trouvailles\*. Depuis la fin des années 1980 la vie et le Journal d’Opal ont fait l’objet de plusieurs études universitaires, aussi bien aux Etats-Unis qu’en France. Citons entre autres l’étude passionnante de l’anthropologue Michèle Coquet dans *Enfances* (CNRS, 2013).

Transmis par notre amie Françoise Kerisel, Le Journal d’Opal Whiteley nous est immédiatement apparu comme un matériau passionnant pour le théâtre tissant le fil de l’écriture avec celui de l’émerveillement devant le monde et celui de la folie. Pour la comédienne, il s’agira moins de remonter le cours du temps que d’aller à la rencontre des strates souterraines de l’enfance et par là même d’emmener le spectateur « en balade d’exploration », pour reprendre des mots chers à Opal, dans des régions enfouies en chacun de nous.

Paradoxalement nous avons tout d’abord imaginé que ce spectacle s’adresserait uniquement aux adultes – le destin d’Opal qui nous rappelait celui de Camille Claudel nous impressionnait – jusqu’à ce que nous comprenions que les enfants eux-mêmes aimeraient vibrer aux paroles d’Opal, la suivre dans ses aventures. Ce fut l’une des surprises du processus de travail que de découvrir que le spectacle pourrait s’adresser à tous.

Le cœur de notre projet est de faire entendre le texte, la langue d’Opal Whiteley, rendre son frémissement… Ainsi, le premier «  lieu » sera celui du livre et accompagnera en sourdine tout le spectacle. La comédienne apparaissant d’abord comme une simple lectrice se glissera peu à peu dans le texte d’Opal pour aller vers une sorte d’incarnation tandis qu’un second « lecteur » prendra le relais et donnera à travers sa voix intérieure quelques éclairages biographiques indispensables.

L’approche ne sera pas réaliste et traversera librement les âges. La présence de la nature, mentale et poétique, sera essentiellement traduite à travers la bande son et la présence de l’écriture matérielle sera transposée grâce à un dispositif scénique métaphorique : une simple corde à linge agitée par le vent sur laquelle seront accrochés des morceaux de tissus « imprimés », en écho aux morceaux déchirés du manuscrit … La maltraitance dans l’enfance et dans l’institution psychiatrique ne sera qu’un sombre contrepoint au regard enchanté d’Opal Whiteley.

\*Opal Whiteley, ***La rivière au bord de l’eau, Journal d’une enfant d’ailleurs,*** La cause des Livres, 2006, traduit par Antoinette Weil, préface de Philipe Lejeune.

**Extraits du Journal :**

*« Je suis descendue jusqu’à la mare ; j’y suis allée pour chercher des roseaux. Là j’ai vu un oiseau noir avec du rouge sur les ailes. Il allait et venait au milieu des joncs. Je me suis arrêtée pour bien le regarder. Je pense que demain il faut que j’aille au milieu des joncs où il allait et venait. D’abord j’enlèverai mes chaussures et mes bas car là il y a de la boue et il y a de l’eau. J’aime m’enfoncer au milieu des roseaux, là où les oiseaux noirs avec du rouge sur les ailes vont. J’aime toucher les doigts des roseaux avec les bouts de mes doigts. J’aime écouter les voix qui murmurent dans le marais et j’aime tant sentir la boue glisser entre mes doigts de pied. La boue a tellement d’intérêt en cela – sentir son glissement et souvent des petites graines qui un jour grandiront pour faire partie du peuple des plantes si elles en ont la chance. »*

*« Juste comme j’allais frapper à la porte de derrière pour le lait, j’ai entendu une voix qui venait du porche de devant. C’était la voix d’une personne qui a un cœur qui comprend tout. Je me suis dépêchée de faire le tour jusqu’au porche de devant. C’était Sadie McKibben, un panier au bras. Elle m’a fait un grand sourire. Je suis allée vers elle et je me suis blottie contre son tablier de gingham bleu avec des broderies au point de croix. Il y a autant de taches de rousseur sur le visage ridé de Sadie McKibben que d’étoiles dans la voie lactée et elle est horriblement vieille - elle va sur quarante ans. Ses mains sont toutes brunes et craquelées comme les flaques de boue séchée au bord de la route en juillet et elle a un cœur qui comprend tout. »*

**Extrait de la préface de Philippe Lejeune :**

«  En 1999, Les Archives nationales ont transmis à l’Association Pour l’Autobiographie un texte qui ne semblait pas de leur ressort. Il s’agissait de la copie manuscrite, sur un grand registre, d’une traduction en français du journal d’une certaine Opal Whiteley, jeune américaine de six à sept ans, écrivant au tout début du XXe siècle quelque part dans l’Oregon. Le texte m’a sidéré par sa beauté et son étrangeté. (…) J’ai commandé l’édition la plus récente du Journal accompagnée d’une étude qui semble très complète : The Singing Creek Where the Willows Grow : the Mystical Nature Diary of Opal Whiteley, par Benjamin Hoff (1986, Penguin books en 1994).

(…) Je suis sorti bouleversé de la lecture du livre de Hoff, persuadé qu’elle était la fille de ses parents de l’Oregon et qu’elle avait fantasmé un « roman familial », mais persuadé aussi de l’authenticité de son journal. (…). Vous voici donc, lecteurs français, au seuil d’un double mystère. Le grand mystère de la nature, d’abord : une petite fille va vous prendre par la main pour vous y initier. Et puis le mystère d’une écriture envoûtante, et d’une destinée tragique. »

**Extraits de presse, lors de la parution du livre en France** :

***Le Monde, 28 avril 2006***

 […] « Pour la fondatrice de la jeune maison d’édition *La Cause des Livres*, la décision est vite prise. « Je n’avais jamais rien lu d’aussi libre que ce texte d’enfant. Comme si son stylo était branché en direct sur son inconscient. », dit-elle, convaincue que la petite fille de l’Oregon n’aurait pas survécu sans l’écriture. Opal a-t-elle amélioré son journal en le transcrivant ? A quel point l’a-t-elle alors enrichi de références à l’histoire et à la géographie de la France (dont le texte est truffé) pour donner crédit à son ascendance royale ? Au fond, peu importe. Felix Mendelssohn la souris, Aphrodite la truie, William Shakespeare le cheval, Etienne de Blois le sapin et Peter Paul Rubens le cochon aimé entre tous, ont pris corps grâce à elle. Et ils accompagneront longtemps ceux qui les auront suivis sur le chemin merveilleux de l’enfance. » **Catherine Vincent.**

***L’Humanité, 4 mai 2006***

[…] « Lorsque la famille décide de déménager, Opal rassemble ses affaires, des traces laissées par ses compagnons, parmi les objets, un chausson du bébé d’Elsie pour que sa souris y dorme ou le petit arrosoir apporté par les fées pour la douche de ses amis. La rivière au bord de l’eau est un récit ouvert et fermé à la fois, avec des naissances, des disparitions, des larmes, du chagrin, des rencontres, un univers à part en soi. Elle se termine sur un voyage qui se confond avec la destinée de son auteure. La disparition et le mystère. »

***Le Monde des livres, 2006***

« Un texte de création pure, une ode à la nature, pétrie d’amour, de candeur, de magie et de souffrance. »